

Romain Graziani

Mues indigènes

REPRISE D'ULYSSE

– Encore quelques tâtonnements dans l'herbe du songe,
Un mince filet de voix pour les dieux d'en dessous,
Peut-être un dernier spasme, en ouvrant la fenêtre
Humant ce qui jadis de jour me rendait souûl,
Encore une craquelure sur mon rachis d'ancêtre,
Puis : adieu aux rudesses, nihil incognito.

Râblu et déjeté, endossant toute tache
Dans la course du temps je me suis désossé
Pour des trophées de paille
Reçus tête baissée,

Un gâchis d'or et de louanges
Tenu sur un trépied qui branle :
Flambeaux du faire-valoir
Qui n'auront réchauffé que des organes sans voix,
Des régions sans miroir.

Il a suffi d'un brin dans la suie de l'âtre
Sciemment inséré pour que souffler rallume
Le foyer, où lever sans plus divaguer l'ancre :
Je sens déjà je vois que fument
Les oracles dissous de ma longue plainte
Qu'interrogeait dans l'encre
L'âtre qui s'en exhume.

Finis les biais et pièges du vagabond des limbes
Accumulant les lieues sur sa nef en dérade,
Finis les mille tours du nautonier nomade
Qui bouche les oreilles de ses hommes de peine
Et compagnons de brumes,
Pour traverser vainqueur et nu les Chants de mort
– chants de mort au désir ensorcelés d'écume –

Retenant son haleine,
Supportant toute flamme,

Mais n'entend que l'épais clapotis des rames,
Sans pouvoir délier en lui les sirènes.

Écrire sans émotion
Peindre sans paysage
Décliner l'occasion
Qui règle leur partage

Pour se détenir nu
Au plus pauvre, au plus vif,
Tout en creux de récif,
Éperdu, éperdu,
Sans un cristal pour se parer
Sans baume ni collyre
Pas une obole pour se rincer,
Sans une plainte pour embellir

Ah ! si cru, si rude sur mon lopin,
Sur mon lopin de Lilliput
Sans nef, monture ni parachute,
Hors saison pour faire face.

Non, mes Esprits, inutile de descendre,
Pas un iota de piété en mon palais,
Pépé ne vous invoque pas
Inutile de monter ou descendre
Rien ici dont vous sortiez grandis :
Ni breuvage au foyer, ni provision de cendre,
Rien dont vous puissiez vous dire soufflés,
Souvenez-vous seulement de mon visage
De mon visage de vieux gingembre ;
Combien de vents encore au lieu de gésine ?
Non mes Esprits, rhabillez-vous,
Inutile qu'on me cuisine,
Je ne vous serai plus savoureux qu'un oisillon
Craché par un torrent de fioul,

Collant et collé à lui-même,
Couinant sur son caillou
Devant la mer qui l'a souillé.

Par l'épreuve de l'encre j'ai provoqué le vide,
J'ai voulu m'aspirer du toupet au talon,
Au final : un décalque livide,
La figurine d'un moi vide
« Ce n'était pas le but de l'opération »
Le but était d'enlever le moi
Pour mieux se sentir chez soi

Mais le moi n'a pas compris ça,
Le moi n'en fera qu'à sa tête,
Il déserte le chant natal, pour ânonner les syllabes d'un autre monde,
Se bride et se farcit de signes,
Qui résultent en douteux borborygmes,
Quelle cécité sur ces énigmes !
Il tord le cou aux voix qui pensent
En lui trouver l'aura d'une parole sœur,
Et ne se retrouve en rien
Dans le loisir de l'heure,
Mais quelle pugnacité à garder ses prestiges !
Ses artifices et flûtes en queues d'oignon,
Ses prouesses d'aurige,
Ses bottes et fleurons.

Ah ! si je n'avais pas manqué de cran,
Si j'avais mieux soigné mon île en formation
Au lieu de m'appliquer à de savants plongeurs,
A cette heure, je m'accorderais des besoins imparables,
Je saurais le plaisir d'être aimé sans mes armes,
Et par tous mes tendons, mes mèches et mes joints,
Mes mailles et mes pores
Mes vides et mes pleins,
Tout parlerait de soi
En un unique accord,
Le moi ne broncherait pas,
Le moi deviendrait coi.

Écrire sans émotion
Peindre sans paysage
Décliner l'occasion
Qui règle leur partage

QUI REVIENT AU GALOP ?

À chaque fois que je pressens du neuf,
Un retour de vie meilleure
Ouverte à de l'éventuel,
Mon moi revient illico,
Mon moi revient tel quel
Mais sous un masque incognito
Comme le plus commun des mortels ;
En un tour de passe-passe,
En une flexion de cogito,
Il me porte à nouveau comme un habit de scène.

Il suffit d'hésiter sur un mot,
Suffit d'une mince rature :
Te revoilà mon moi !
Te revoilà, vieille séquelle !
Perfide induration, petite pointure !
Il dit : « lève le bras, et je lève le bras »
Il me bande les pieds, et me gave d'abats,
Il se pâme dans ma livrée,
Et je peux dire adieu aux formes désirées.

Il n'y a plus rien à faire, le moi se charge de tout,
Il achève mon travail,
Annule mes rendez-vous,
Se pique de signer mes écrits
Par une formule bien à lui.

MUES INDIGÈNES

Voici venir la fin de ma grande vie infirme
À bâiller et pâlir, mugir et gribouiller,
J'incline enfin à choir, enfin il était temps,
Recueille-toi mon souffle,
Apaie-toi mon sang,
Et vous tout doux, vous mes organes,
Je vous promets des langes frais, campos ad libitum,
Une pax romana comme vous n'en vîtes jamais ;

Un doute cependant : je continuais à envisager ma suppression sous des formes désolantes.

Je jouais avec mon spectre, mais sans une once d'énergie.
Ma vision de fantôme ? Un drap qui s'ébroue, doublé, sans souillure.
Certes, je consentais à y passer, mais sans passer par là,
Je contestais la plainte, désavouais le cri
Qui marquent le grand passage ;
C'est bien cela : mourir au pied levé,
Mourir sans bave ni voile,
Sans épanchement de plainte, sans écoulement de moelle,
Hors de l'affreuse fraction où les broyés, les brûlés, les noyés,
Et autres volontaires se sentent broyés, brûlés et noyés,
Je ne trouvais de mot qui le dise assez vite,
Pas un éclat, ni un déclic !
Pas un pan ! ni crac ! ni glou ! Mourir à l'autre bout, tout à son insu,
Plus promptement qu'une ampoule s'éteint,
Sans rien impressionner.

Cas de figure, le monde extérieur ne prêtait guère main forte,
De tous côtés, il me refusait l'idée que j'allais m'en sortir,
M'en tirer indemne du tout au tout.
Les impacts, les outils, les dosages trouvaient en ma volonté d'en finir une
promise refroidie, volatile.
Le gaz et le roc, la poudre et l'acier, rien ne pouvait la raffermir,
J'anticipais l'épreuve du dernier moment, à l'asphyxie,
Où le corps entrepris se déchire,
Et se débat encore lorsque tout s'est perdu,
Terrible ! moi qui ne songeais qu'à filer de plein fouet,
Qui aspirais à ce que ça meure, incognito,
Sans me sentir nullement moi au moment de mourir. Impossible problème
de transition.
C'est là le hic, là que ça frotte,
Et pire était la chance, faible même, de survivre à mon attentat, si dégradé,
si disloqué,
Que ma vie d'à présent prendrait en retour la saveur d'un Éden ignoré.

Aussi tournais-je mes regards en moi-même dans l'espoir d'y débusquer un
ferment d'implosion subite, une graine de fléau, une onde de choc affran-
chie des sujétions ordinaires, de l'instant souverain, des résistances de l'air.
Mais quel désordre en moi, quel gâchis à l'intérieur !
C'étaient des arcs et des voussures,
Des accumulateurs de lumière et des urnes,
Des cimes et forêts peintes sur toiles de fond,

Pour décors de scènes jouées en services minimal.
Les rares spectateurs observaient bouche bée, se levaient de conserve, et
montaient sur scène donner du renfort. Mais beaucoup restaient courts :
L'air était vicié, et le souffleur en grève,
Cette récitation valsait en pantomime
Lorsque l'on me glissa de tirer le rideau,
D'essuyer sans broncher les huées,
Un grand coup de peinture,
Un grand trait de pinceau,
Les acteurs délogés, et le tout serait joué.

Or quelqu'un se mourait dans mon entourage. Rappelé à l'ordre, j'arrêtais là mes projets, pour me rendre à demeure. Dès le palier, on pouvait l'entendre claquer des dents : le tango avec la belle ravisseuse avait commencé, pauvre mâchoire ! le dernier enclos de sa vie cédait en castagnettes, sa vie se déversait comme une vase, il râlait sans rescousse, fuyait jusqu'à la rate.

Son épouse partit, ne supportant plus ce spectacle. Mon homme se mit alors à puer avec force dans sa mue vers la mort. Exactement le genre de trépas dont j'escomptais me préserver. Lui aussi m'observait par instants fumant debout dans l'antichambre, ou veillant, rassis, à son chevet, attentif qu'il restait à mon étonnement de voir son visage, que j'aimais bien, trahi et réduit, comme un Jivaro particulièrement cuisiné.

C'est peu dire qu'au moment de mourir, l'homme l'a plutôt mauvaise. Si mes complots contre moi-même n'aboutissaient pas, je saurais au moins à quoi m'en tenir. Souffle rauque, peau de cire, poil tombant, du tout cuit, il était mat ; ça ne faisait aucun pli. Sa partenaire opérait dans la lumière crue, mais à la dérobee. J'enrageais de n'avoir amené ni bobines ni perches pour archiver ce dénouement. Surtout, cet entêtement de la vie à s'agripper à un tel cadavre me laissait sans voix : quelle belle histoire d'amour entre le corps et la vie pour se déenlacer si longuement, si douloureusement, si impossiblement.

Et son regard me terrassa.

Il était mort, mort à présent, mais l'esprit s'attardait encore dans ses prunelles. Autre qu'un homme, autre qu'un corps. Face du sublime, déliée, lavée, relâchée. Je fus tenté d'applaudir, mais trop de sérieux me reprenait, une joie aussi, presque insupportable, car son visage et moi devenions un seul, un faciès en fusion. « Agir, agir sans plus tarder ! »

S'il avait fait son travail de vivant, je prendrais soin de l'achever ; en toute logique, je le poussais hors de son lit, d'un flasque « sploch ! », et m'éten-
dais à sa place, allant jusqu'à reprendre la pose où il s'était arrêté.

C'est ainsi que je gagnais le repos, dans de beaux draps glacés.

Manquait seule l'auréole.

J'étais prêt à lâcher, et assumer le vol.

MES ADIEUX À LA POÉSIE

Une silhouette ridée jusqu'à la base
Les hanches en défenses,
Le surplomb massif avec ça,
Une vraie lourdaude d'opérette
Toute bonne à voleter dans les guirlandes.

Que cette Garce hulule sous son châle
Pour enrôler la nuit,
Ou qu'elle pouffe dans ses voiles,
Elle guettera toujours les rappels dès la fin de l'acte.

On se prendrait à touiller ce qu'elle excrète
A tourner autour de son pot,
Pour flairer sa nature de bête.
On se dit : c'est impossible
Elle s'étale par mégarde,

Il faudrait me payer bien cher
Pour fléchir plus avant,
La belle affaire, la belle affaire,
Moi ? épris de sa transe ?
Plutôt se pourvoir en cassation
Que se rendre en soupirs à sa cour !
Moi ? transir sous sa prise ?
Alors ménagez-moi des voies de sortie
Éclairées à toute heure
Il faudra aussi me citer sans fautes,
M'introduire dans des salons prisés,
Surcôter mes revers
Pour que je me cogne ça plus longtemps.
Pas un pas de plus !

Du nerf, et vite ! je dois m'extraire de cette pompeuse mélasse
Sérieusement admonester mon désir
Qui bafouille, qui bafouille
Sans rien en retirer qu'un ticket pour la douche
Bain de pieds à la clé

Ah ! mon désir : ce valet de pied !
A céder à tout don en Nature,
Grand temps qu'il rende tablier
J'en ai plein le rachis de servir cet hilote,

Et chaque fois mon désir jurait qu'on ne l'y prendrait plus
Qu'on ne le ferait plus chanter
C'était dit, diffusé, consigné
Et chaque lendemain je me châtiais
D'avoir cédé à la suavité doucette de cette
Muse sans sexe
De m'être nonchalamment laissé édulcorer, lubrifier par le miel soyeux
de sa prégnance,
Elle m'aura tant tenu en servage
Qu'il suffirait d'un retour de neiges
Aile astre feu Tombeau que sais-je
Oui ! cette ogresse avait raison de toutes mes soifs,
Un ciel pour toutes mes diarrhées,
Elle s'alliait toutes les façons de tisser la lumière
Pour me lier au sort du jour,
Je la retrouvais sans distinction dans mes légendes et dans mes hardes
Mes recoins et mes tours.
Elle s'immisçait entre les lettres
Du récit repris de l'enfance
Son image toujours en salissait le sens

De loin, je me la figurais en Montagne
Altitude éclairante autant qu'élucidée
Et me pacifiais à la voir luire en hauteur,
Rien ne m'attachant plus.
Mais enfin même intime l'Idole
Sans éloges ne voulait jouir :
*« Cime élevée sans faille au nuage et au sang
Plus fière qu'une aile qui se dresse, etc. »*

Ou encore, elle me taraudait de poursuivre
La diffusion secrète de son rayon en moi,
Qui se retrouvait des complices à chaque étape.
Tout en continuant au-dehors
À faire rutiler ses parois,
Et puis la vision s'effritait
L'ange des hautes glaces se changeait en diablesse
Qui pétait sur tout ce qui m'avait noué
Les longs drapés de glace aux plissements d'argent
Crevaient leurs émulsions d'eaux usées
Et je m'égosillais,
Tout à sa fraîche lèpre
Qui perlait à mes flancs
Jusqu'aux dernières vêpres.